



**HAL**  
open science

## Est modus in rebus: Horace mesuré - Horace moralisé

Tristan Vigliano

► **To cite this version:**

Tristan Vigliano. Est modus in rebus: Horace mesuré - Horace moralisé. Donatella Coppini, Nathalie Dauvois et Marc Laureys. Non omnis moriar. Die Horaz-Rezeption in der neulateinischen Literatur vom 15. bis zum 17. Jahrhundert. La réception d'Horace dans la littérature néo-latine du XVe au XVIIe siècle. La ricezione di Orazio nella letteratura in latino dal XV al XVII secolo (Deutschland – France – Italia)., Olms, pp.1019-1033, 2020. halshs-02488251

**HAL Id: halshs-02488251**

**<https://shs.hal.science/halshs-02488251v1>**

Submitted on 22 Feb 2020

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

[Pour citer cet article, on voudra bien se reporter à *Non omnis moriar*, Actes des journées Horace de la Villa Vigoni (2012-2014), éd. par Donatella Coppini, Nathalie Dauvois et Marc Laureys, Hildesheim / Zurich / New York, Olms, 2020, p. 1019-1033.]

Le juste milieu d'Horace consonne suffisamment avec celui d'Aristote pour que le poète de Vénouse trouve naturellement sa place, aux côtés du Stagirite, dans la formation morale des hommes de la Renaissance. On songe bien entendu à l'*aurea mediocritas* de l'ode à Licinius<sup>1</sup>, ou encore à la définition de l'épître à Lollius: « *Virtus est medium vitiorum et utrimque reductum* ».<sup>2</sup> Mais c'est surtout pour deux vers célèbres des *Satires*: « *Est modus in rebus, sunt certi denique fines* » (1, 1, 105) et « *Dum vitant stulti vitia, in contraria currunt* » (1, 2, 24) qu'Horace est cité dans les commentaires de l'*Éthique à Nicomaque*, qui constituent l'aboutissement académique de cette formation, ou dans les textes comparables s'adressant à de plus petites classes. Il s'agira moins ici d'étudier la postérité de ces formules que de réfléchir à la présence du poète, considéré comme poète de la mesure, dans la littérature pédagogique de la Renaissance. Quelle est l'utilité et la signification de cette présence dans le système qu'elle a pour but de promouvoir? Mon hypothèse est que l'éthique aristotélicienne, telle qu'on l'expose dans les écoles et dans les universités, a besoin de la mesure horatienne pour perdurer: elle trouve en elle un appui qui lui est indispensable. Or, j'aimerais montrer qu'il en résulte une moralisation d'Horace, un aplanissement de ses irrégularités, dont se ressentent, par ricochet, certains des commentaires que sa propre œuvre poétique reçoit au 16<sup>e</sup> siècle.

L'*Éthique à Nicomaque* définit la vertu morale comme « une disposition à agir d'une façon délibérée, consistant en une médiété relative à nous, laquelle est rationnellement déterminée et comme la déterminerait l'homme prudent »<sup>3</sup>. Je reprends la traduction moderne de Jean Tricot, qui donne le nom de « médiété » à ce que les traducteurs latins depuis Robert Grosseteste appellent plus simplement *medium*<sup>4</sup>. La vertu est dans le système aristotélicien, au fondement de la morale dominante à la Renaissance, un juste milieu entre deux extrêmes opposés. Ainsi, le courage se situe entre deux vices: l'un par défaut, la lâcheté, et l'autre par excès, la témérité. Si Aristote définit le juste milieu comme une moyenne « relative à nous » (« *quoad nos* », dans les commentaires scolastiques), c'est qu'elle dépend des circonstances dans lesquelles nous nous trouvons et qu'il est par conséquent impossible de la fixer *a priori*. Aussi sommes-nous chargés de déterminer par nous-mêmes cette moyenne, à l'aide de notre raison. Mais pour venir au secours de cette dernière, l'*Éthique à Nicomaque* nous recommande de prendre exemple sur des sages, en nous demandant comment ils auraient agi à notre place. Dans un ouvrage intitulé *Humanisme et juste milieu au siècle de Rabelais*, j'ai tenté de montrer que cette recommandation perpétue la tutelle des autorités sur l'homme renaissant, malgré tous les horizons nouveaux qu'il parvient à s'ouvrir par ailleurs.<sup>5</sup> Sa fonction est, à mon sens, de masquer une difficulté qui n'est pas tue par Aristote, mais qu'il présente toujours comme surmontable, sans expliquer vraiment de quelle manière. Cette faille essentielle, comme je propose ici de l'appeler, de sa philosophie morale tient en une simple question: comment distinguer le milieu des extrêmes?

La Renaissance s'est posé cette question. Au premier livre de sa *Dialectique*, Lorenzo Valla énonce même très clairement le problème. Entre le défaut, qui est un extrême infini de l'aveu même d'Aristote, et l'excès,

---

<sup>1</sup> Horatius, *Carm.*, 2, 10, 5. Elle fait partie des odes retenues par Josse Bade dans ses *Silvae morales*, dont l'objet est justement de présenter un choix de poèmes susceptibles de servir à l'enseignement moral: voir Bade (1492), 48r-50r. Merci à Nathalie Dauvois pour avoir attiré notre attention sur cet important recueil, sur lequel on consultera en particulier son article intitulé « *Commentarii, explanationes, annotationes*. De quelques formes de notes marginales ou infrapaginales au début de l'imprimerie »; de même, l'article de Louise Katz, « La 'préface' de Josse Bade aux *Silvae morales* (1492) », largement développé dans sa thèse, à paraître (*La presse et les lettres: les épîtres paratextuelles et le programme éditorial de l'imprimeur Josse Bade*). Dans les *Silvae morales*, Horace fait l'objet d'une moralisation qui mériterait certainement une étude spécifique. On notera que le commentaire de Bade s'achève précisément sur l'*Est modus in rebus* (*ibid.*, 50 r<sup>o</sup>), dont le présent article voudrait souligner l'importance.

<sup>2</sup> Horatius, *Epist.*, 1, 18, 9.

<sup>3</sup> Aristoteles, *Eth. ad Nic.*, trad. Tricot, 1, 1106 b 35 – 11701 a 1.

<sup>4</sup> Sur l'influence et la postérité de la traduction de Grosseteste, dite *vetus translatio*: D. Lines, *Aristotle's Ethics*, p. 47.

<sup>5</sup> T. Vigliano, *Humanisme et juste milieu au siècle de Rabelais. Essai de critique illusoire*. Je synthétise et approfondis ici les conclusions de cet ouvrage qui concernent Horace, en me servant en particulier des mises en ligne du projet ANR ERHO.

autre extrême infini, il n'y a pas un point, mais un espace. Or, cet espace risque fort d'être infini lui aussi, car il est divisible en une infinité de points. Ce qui se découvre alors, c'est une vaste béance:

Medium inter duo extrema non unum, nec simplex quiddam est, ut inter unum et centum. Ita non duo extrema, singulis mediis opponuntur, sed plurimis: et sane plurima sunt media. Et de extremo ad extremum, hoc est de imo ad summum, plus spatii est quam quod occupant ipsa extrema. *Nec video cur potius media seu medium laudabile sit, quam extrema aut aliquid extremorum.* An non est parvum vitium, et medium, et summum, cur non et virtus sit et parva et summa sicut et media ?<sup>6</sup>

On trouverait des réflexions assez proches dans l'*Examen vanitatis doctrinae gentium* d'un Gianfrancesco Pico della Mirandola, lorsqu'il constate que l'homme ne peut se figurer le point, parce qu'il est dépourvu de longueur ou de largeur:

Si in sensibilibus nihil sine dimensione invenitur, nihil et inveniri tale in iis quae nobis imaginamus consentaneum sit. Sed nobis omne sensibile quantumcunque terminus vel signum cuiuspiam sit, dimensione non caret, extremum nobis illius summumque quoddam et est et habetur.<sup>7</sup>

Dans les deux cas, l'objection est de poids car elle conduit à un effondrement du discours classique. Il n'y a pas de juste milieu, s'il n'y a plus de milieu ou que tout soit milieu, ce qui revient au même: chez Valla, la phrase importante est bien celle que j'ai surlignée. Quant à Pico della Mirandola, on ne s'étonnera pas qu'il refuse de prêter la moindre efficacité à l'exemple des hommes prudents:

Nam de iudicio sapientium cui refert accepta decreta virtutum, satis supra vidimus id ambiguum esse: quum ipso de sapiente prius ferri sententia deberet, de quo diversae sectae abusque philosophiae primordiis decertarunt. De mediocritate virtutis etiam non placuisse Stoicis quod Aristoteles decrevit, supra licuit videre.<sup>8</sup>

Pour que des disputes entre écoles philosophiques n'aient pas eu lieu sur la définition de la sagesse et de la vertu, il aurait fallu que les « sages » eux-mêmes aient su à quoi s'en tenir. C'est tout le système aristotélicien qui se trouve en péril, dès que sa faille essentielle est remarquée. Et un éventuel renoncement à ce système semblera d'autant plus inquiétant qu'il donne nécessairement lieu aux propositions les plus hétérodoxes, d'un point de vue moral, sinon religieux: Valla et Pic en témoignent assez, qui font respectivement le choix de l'hédonisme et du scepticisme chrétiens<sup>9</sup>.

Les inquiétudes suscitées par la morale aristotélicienne n'attendent pas la redécouverte ni les progrès du pyrrhonisme pour s'exprimer. Indépendamment de toute doctrine concurrente, le texte même de l'*Éthique* risque de brouiller la frontière des vices et des vertus. On y lit par exemple que « celui qui dévie légèrement de la droite ligne, que ce soit du côté de l'excès ou du côté du défaut, n'est pas répréhensible »<sup>10</sup>. Les scolastiques reconnaissent volontiers qu'un tel passage pose problème. Et ils se posent la question: aller « du côté » de l'excès ou du défaut, serait-ce aller « dans » l'un ou « dans » l'autre? Mais leur réponse est évidemment négative, parce qu'aller « dans » ces extrêmes, c'est aller selon eux dans le vice. Je cite ici l'*Ethica* du nominaliste Jean Mayr, qui règne sur la Sorbonne au début du 16<sup>e</sup> siècle:

Circa literam dubitatur. Primo an est bonum documentum, irretitum in uno vitio aliud intrare, ut demum in medium redeat. Videtur Aristoteles hoc velle per flexum lignum vel ensem, qui in oppositam partem flectitur ut tandem in medium redeat. Secundo an quilibet quantumcunque parvus ingressus in extrema sit vitium. Videtur Aristoteles dicere quod non, iniquus, qui parum a recto deviat non carpitur. In oppositum argumentor. Is est extra rationem medii: ergo in extremis et per consequens in vitio.<sup>11</sup>

Pour Mayr comme pour ses collègues, le juste milieu est une étendue, même si Aristote a pu furtivement laisser accroire le contraire par une expression maladroite. Aller du côté des extrêmes, c'est donc aller dans la partie du milieu qui se rapproche de ces extrêmes, soit dans « l'extrême du milieu », mais qui ne se

<sup>6</sup> Valla, *Dialectica*, I, 10, in *Opera...* (1540), 666.

<sup>7</sup> Pico della Mirandola (1520), 86v.

<sup>8</sup> *Ibid.*, 199v.

<sup>9</sup> Pour le premier, on évitera de parler d'épicurisme, comme c'est parfois fait, car la théorie des atomes est étrangère à Valla (voir Jerrold Seigel, *Rhetoric and Philosophy in Renaissance Humanism*, p. 146-147). Sur le scepticisme anti-aristotélicien du second, peut-être moins bien connu, l'ouvrage de référence reste celui de Charles B. Schmitt, *Gianfrancesco Pico della Mirandola, 1469-1533, and his Critique of Aristotle*.

<sup>10</sup> Aristoteles, *Eth. ad Nic.*, trad. Tricot, 2, 1109 b 18.

<sup>11</sup> Mayr, in Aristoteles, com. Mayr, *Ethica* (1530), 29v.

confond pas avec eux: il n'y a rien là de répréhensible. Sortir de l'étendue médiane, en revanche, ne serait décidément pas acceptable:

Respondetur ad primum negative. Aristoteles enim intelligit ut uno genere vitii coinquinatus, in extremum mediū aliud extremum versus pergat, et sic sensim ad medium venire potest. Ut prodigus ad partem liberalitatis illiberalitati vicinam primo pergat, postea circa totam latitudinem liberalitatis infundabit. Liberalitas enim sicut et quaelibet alia virtus non consistit in impertibili, sed quandam latitudinem sibi vendicat [...] Dum vitant stulti vitia in contraria currunt. Ad secundum dicitur quod quilibet egressus extra latitudinem mediū est peccatum et actus malus, sane opposito dato non esset latitudinis mediū egressus. Cui quadrat Flaccus inquiens in sermonibus, Est modus in rebus, sunt certi denique fines.<sup>12</sup>

On aura remarqué que Mayr postule l'étendue du juste milieu, sans laquelle il ne pourrait expliquer la phrase d'Aristote, mais il ne démontre pas que cette étendue soit finie, c'est-à-dire qu'il soit possible de trouver la démarcation du milieu et du défaut, ou du milieu et de l'excès. Or, il est intéressant de constater que l'argumentation est ici divisée en deux *dubia*, dont les résolutions se terminent chacune par une citation des *Satires* d'Horace. La fonction de ces citations est double, à la fois intimidante et rassurante. Elle intimide les esprits simples ou pervers qui seraient tentés de rechercher la vertu par le vice, mais peut-être aussi, de façon subreptice, les sceptiques qui se demanderaient comment les distinguer. Elle rassure, par l'argument d'autorité, sur l'existence de limites pourtant bien floues. Et c'est pourquoi *l'Est modus in rebus*, notamment, se retrouve partout dans les textes de l'époque. Il ne sert pas seulement d'admonition aux déréglés: impliquant toujours un « *Sunt certi denique fines* », même quand celui-ci n'est pas explicité, il agit comme une amulette sans laquelle tout l'édifice de la morale aristotélicienne, c'est-à-dire le plus gros de la morale de ce temps, s'écroulerait immédiatement. De valeur presque rituelle, il réitère la croyance dans le dogme.

J'ai choisi Jean Mayr pour étayer mon propos, parce que les commentaires scolastiques de *l'Éthique à Nicomaque* se distinguent par un plus grand effort de discussion rationnelle et un moindre usage des autorités poétiques. Aussi son texte me sert-il ici d'argument *a fortiori* pour démontrer l'importance d'Horace dans la perpétuation du système aristotélicien. Mais cette glose de Josse Bade sur le *De officiis* indique qu'il n'y a pas de césure, sur ce point, entre scolastiques et humanistes:

*Hi appetitus qui evagantur longius et tanquam exultantes*, id est extra solum propriae tranquillitatis euntes *sive cupiendo*, plus scilicet quam deceat et ita peccent per abundantiam, *sive fugiendo* quod fugiendum non est et ita per defectum peccent *non retinentur satis ratione*; *transeunt*, id est transgrediuntur *sine dubio finem et modum* de quibus Horatius in primo sermonum *Est modus in rebus sunt certi denique fines Quos ultra citraque nequit consistere rectum*.<sup>13</sup>

Quoique la réflexion de Cicéron sur les inclinations hérite plutôt du stoïcisme panétien, Bade choisit ici de l'adapter à la doctrine du juste milieu: comme Pietro Marso, qui allait encore plus loin dans ce sens,<sup>14</sup> il envisage les désirs comme des excès et les aversions comme des défauts, « *abundantia* » et « *defectus* », selon une terminologie tout aristotélicienne. Or, il est significatif que la présence en arrière-plan de cette doctrine aille de pair avec une résurgence de *l'Est modus in rebus*, et que celle-ci ait pour fonction de lever le doute (« *sine dubio* ») qui pèse sur l'existence même du trop et du trop peu. De même, c'est en compagnie d'Horace que les jeunes élèves de Vives découvrent la vertu de tempérance, dans le dialogue 18 de la *Linguae latinae exercitatio*, un des colloques scolaires les plus en vogue de la Renaissance<sup>15</sup>. Abstémios est ici la figure du maître et Asotus celle du disciple:

[Abstemius:] Hilaritas est janua ebrietatis. Nemo venit ad bibendum eo animo, ut inebrietur: sed bibendo exhilaratur, continuo post sequitur ebrietas. Difficile est enim signare hilaritatis metam, atque in ea sistere. Lubricus est gradus ab hilaritate ad ebrietatem. – Asotus: Quid ergo? Nunquam est bibendum? – Abstemius: Dum vitant stulti vicia, in contraria currunt. Bibendum quidem, non potandum [...] !<sup>16</sup>

<sup>12</sup> Mayr, *ibid.*

<sup>13</sup> Bade, in Cicero, *De officiis* [1, 29, 102] *cum libris de amicitia, senectute et paradoxis* (1518), 60v. On met en italiques le texte de Cicéron que Bade commente. Les commentaires de Bade à Horace et Cicéron sont préparés à peu près en même temps, et se nourrissent l'un de l'autre, comme l'a montré Jean Lecointe à propos de la notion de *decorum* (« Josse Bade et l'invention du decorum horatien », p. 9-10).

<sup>14</sup> *Sive cupiendo: et sic erit nimium. Sive fugiendo: et sic erit parum et non poterunt appetitus a ratione dirigi ad mediocritatem: ut fiat moralis virtus quae in ipsa mediocritate consistit* (Marso, *ibid.*, 60v).

<sup>15</sup> Sur cet ouvrage et sa fortune, voir Enrique González, *Los diálogos de Vives y la imprenta: fortuna de un manual escolar renacentista, 1539-1994*.

<sup>16</sup> Vives, *Linguae latinae exercitatio* (1539), 149.

La difficulté de trouver un juste milieu est bel et bien pensée, et même explicitée; mais c'était déjà le cas dans l'*Éthique à Nicomaque*: « c'est tout un travail que d'être vertueux », dit Aristote; « en toute chose en effet, on a peine à trouver la moyenne »<sup>17</sup>. En revanche, l'éventualité qu'il soit carrément impossible d'atteindre cette moyenne est seulement évoquée, et de manière indirecte. C'est la question d'Asotus: « ne faut-il jamais boire? » Encore cette question oriente-t-elle habilement le jeune lecteur vers le « trop peu » plutôt que vers le « trop », vers l'abstinence plutôt que vers l'ivresse: le colloque scolaire inculque ainsi, sans le dire, un réflexe de précaution chez l'élève. Mais aussitôt évoquée, l'éventualité que le juste milieu demeure inaccessible doit être conjurée par l'argument d'autorité, nul syllogisme n'étant d'aucun secours pour la réfuter: sans surprise, le *Dum vitant* réapparaît alors. On trouverait de ce schème des exemples innombrables.

Les sentences d'Horace sur la mesure étant ordinairement convoquées à l'appui de la morale aristotélicienne, il n'est pas surprenant qu'elles soient lues à leur tour au prisme de l'*Éthique à Nicomaque*. Cette aristotélisation se fait sentir jusque chez des commentateurs qui ont plutôt tendance, par ailleurs, à platoniser les textes. Cristoforo Landino glose ainsi l'expression « *certi fines* » en employant un vocabulaire qui n'est nullement inapproprié dans le contexte, mais renvoie clairement à la terminologie péripatéticienne: « *Certi fines] Quos egressus siue deficiendo siue excedendo in uirtute esse non possis* »<sup>18</sup>. Le problème est que tous les poèmes d'Horace ne concordent pas absolument avec l'enseignement d'Aristote. Le Philosophe juge par exemple que les vertus morales, relativement au bien, sont des extrêmes. Le juste milieu est une perfection à laquelle il n'y a rien à retrancher ni à ajouter, une moyenne sans médiocrité et qui n'admet, par conséquent, aucun degré. Nul n'est jamais ni trop ni trop peu vertueux.<sup>19</sup> Il en résulte logiquement que la recherche de la vertu ne peut être excessive elle non plus. C'est pourtant ce que semblent affirmer deux vers d'une des épîtres les plus fameuses d'Horace, « *Nil admirari* », adressée à Numicius:

Insani sapiens nomen ferat, aequus iniqui,  
Ultra quam satis est virtutem si petat ipsam.<sup>20</sup>

La lecture d'Horace risque alors de donner prise aux éthiques hétérodoxes: dans le chapitre de la *Dialectica* cité plus haut, une manière pour Valla de saper la morale aristotélicienne consiste justement à supposer qu'il existe une « petite » et une « grande » vertu.

Pour expliquer des vers qui contredisent visiblement la morale la plus classique, les interprètes doivent faire preuve d'ingéniosité. L'Italien Giovanni Britannico, dans son commentaire sur les *Épîtres*, ne cherche pas à nier l'évidence. Mais il recontextualise le passage, sous la forme d'un enthymème:

Monet nihil omnino ultra modum esse aut cupiendum aut admirandum. Nam licet, inquit, virtus semper sit expetenda: tamen si eam plus expetimus, quam satis sit: non sapientes, non iusti, sed insipientes et iniusti censebimur. Per quod colligit: si in hac re honesta peccamus, multo magis errare si divitias, reliquaque bona fortunae cupimus: quae virtute longe sunt inferiora.<sup>21</sup>

Le syllogisme entier pourrait ainsi être reconstitué: la quête de la vertu risque d'être excessive; or, la vertu vaut bien mieux que les biens de fortune; donc il faut se méfier des biens de fortune à plus forte raison. Josse Bade avance la même explication: « même la vertu et la sagesse ne peuvent être correctement convoitées au-delà de la mesure; à plus forte raison les biens de fortune »<sup>22</sup>. Cette argumentation de fonction édifiante ne paraît pas d'abord trahir le sens général du texte. Elle empêche cependant l'élève de faire de ces deux vers une sentence en les isolant: il est notable qu'Acron et Porphyrius ne moralisaient pas ainsi le passage, le premier le passant sous silence, le deuxième s'en tenant apparemment à une considération d'ordre philologique.<sup>23</sup> Chez Britannico, on observera de surcroît que les verbes déclaratifs « dit-il » (« *inquit* ») et « il conclut » (« *colligit* ») font prononcer à Horace des paroles qui ne se trouvent pas *stricto sensu* dans son épître: le premier de ces verbes est particulièrement remarquable, car la parole

<sup>17</sup> Aristoteles, *Eth. ad Nic.*, trad. Tricot, 2, 1109 a 24.

<sup>18</sup> Landino, in Horatius, *Opera*, ed. Fabricius (1555), 939.

<sup>19</sup> « Dans l'ordre de la substance et de la définition exprimant la quiddité, la vertu est une médiété, tandis que dans l'ordre de l'excellence et du parfait, c'est un sommet », dit Aristote (*Eth. ad Nic.*, trad. Tricot, 2, 1107 a 6-8).

<sup>20</sup> Horatius, *Epist.*, 1, 6, 15-16.

<sup>21</sup> Britannico, in *Horatius cum quinque commentis* (1527), 242r.

<sup>22</sup> Bade, *ibid.*, 243r.

<sup>23</sup> *Perinde pronuntiantum ac si fere* [ou *ferre* ou *feret*, selon les leçons retenues] *dixisset* (Porphyrius, in *Scholia Horatiana*, ed. Pauly (1861), vol. 2, 323, glose sur *Insani sapiens nomen ferat*).

supposée qu'il introduit a justement pour fonction de ramener l'élève vers la morale traditionnelle, en lui rappelant que la vertu doit toujours être poursuivie; ce faisant, il autorise la morale en question, au moment précis où celle-ci semblerait contestée.

L'interprétation avancée suppose en outre que les vers suivants relèvent de l'antiphrase, puisqu'ils invitent au contraire Numicius à poursuivre les richesses:

I nunc, argentum et marmor vetus, aeraque et artes  
Suspice.<sup>24</sup>

Du reste, c'est bien une lecture par antiphrase que préconise Bade, quand il commente cette invitation problématique: « unde subdit, utens imperio figurato, quod vetationem innuit »<sup>25</sup>. Lambin s'en tiendra à cette lecture, que reprennent après lui les interprètes modernes.<sup>26</sup> Or, le sel du poème tient peut-être à un usage plus complexe de l'ironie, au terme duquel il serait impossible de savoir ce qui est sérieux et ce qui ne l'est pas: l'amphibologie, trait constitutif de l'écriture horatienne, se manifeste tout spécialement dans cette épître.<sup>27</sup> Le poète paraît y faire en sorte que le lecteur ne puisse déterminer exactement sa position, jusqu'à la chute de la pièce, d'autant plus piquante qu'elle consiste en une double injonction bien difficile à suivre: « Vive, vale! Siquid novisti rectius istis, candidus inerti; si nil, his utere mecum »<sup>28</sup>. Comment user de préceptes si peu clairs qu'ils recommandent tout et son contraire? Horace ne fait-il pas miroiter au lecteur des enseignements contradictoires, entre lesquels il lui apprendrait à se déterminer en toute liberté? Il est significatif que cette possibilité de lecture ne soit pas envisagée dans les commentaires renaissants, même pour réfutation. Elle était pourtant suggérée par un Porphyron, résumant ainsi le propos général de l'épître à Numicius: « Scribit non amare se unam sectam, plus alia »<sup>29</sup>.

Que ces vers suscitent bel et bien un malaise diffus, le commentaire de Landino nous en apportera une dernière preuve. Lui aussi recourt au syllogisme pour moraliser le texte d'Horace. Toutefois, son syllogisme n'est pas celui de Bade ou de Britannico:

Usque adeo debemus cauere ne quid supra modum cupiamus aut admiremur ut etiam si id in uirtute  
agamus quamuis sit summopere expetenda tamen, non sani sed insani iure dicamur, non iusti sed iniusti.  
Quanto ergo minus cupiendae sunt [...] diuitiae [...]»<sup>30</sup>

Le point notable est que le commentateur se refuse ici à dire que la vertu peut faire l'objet d'une quête excessive. Il ne veut manifestement pas répéter cette parole d'Horace. Même resituée dans son contexte, elle lui semble trop dangereuse. D'où une argumentation *a fortiori* assez peu claire, puisqu'on ne sait à quel terme il compare exactement les « richesses ». D'où aussi, et surtout, une distorsion volontaire imposée au propos du poète. Au terme de cette distorsion, Landino prend cependant soin de ne pas dire exactement le contraire de ce qu'affirme Horace: que la vertu doive être recherchée avec le plus grand soin ne signifie pas tout à fait qu'il faille la poursuivre sans mesure. On voit à quelles habiles négociations de tels passages contraignent les commentateurs.

Face aux irrégularités de la sagesse horatienne, le glissement de sens furtif est un autre passage obligé. La troisième satire du livre II, qui voit le poète dialoguer avec le stoïcien Damasippe, en est un bon exemple. Elle est ainsi résumée par Josse Bade:

Inducit [Horatius] Damasippum ex mercatore stulto, Stoicum non *sane* prudentem effectum: omnes  
mortales insanire ac stultos esse praedicantem: et primum ipsum Poetam quod desidia deditus rarius  
scribat. In qua re admirandum est ingenium Poetae: qui non se reprehendit, sed reprehendentem tum se,  
tum alios inducit: et eum quidem non reprehensibilem, nec de re turpi *sane* reprehendentem. Non autem  
oblitus moris sui Poeta multa jucunda seriis immiscet.<sup>31</sup>

Résumé apparemment assez exact et qui, par empathie avec le poème, parvient à son tour à recréer une certaine ambiguïté: l'adverbe « *sane* » a-t-il ici son sens le plus courant d'intensif, que l'on traduit en général

<sup>24</sup> Horatius, *Epist.*, 1, 6, 17-18.

<sup>25</sup> Bade, *Horatius cum quinque commentis* (1527), 243r.

<sup>26</sup> *I nunc, argentum etc. concessio est, dissimulationis et irrisionis plena, qua utuntur Latini, cum uel a re quapiam deterrent, uel aliquid improbant, uel fieri non posse significant* (Lambin, in Horatius, *Opera*, ed. Lambin (1561), vol. 2, 314). Cf. Villeneuve, com. à Horatius, *Epist.* (1955), 61.

<sup>27</sup> L'orientation générale des v. 1-14 et des v. 24-31 est contredite par celle des v. 15-23 et 31-66.

<sup>28</sup> Horatius, *Sat.*, 1, 6, 67-68.

<sup>29</sup> Porphyron, in *Scholiorum Horatiana* (1861), 323.

<sup>30</sup> Landino, in Horatius, *Opera*, ed. Fabricius (1555), 1009.

<sup>31</sup> Bade, in *Horatius cum quinque commentis*, 206r (nous soulignons).

par « vraiment », ou bien son sens premier (« raisonnablement », ici précédé par la négation), qu'il faudrait alors rattacher au thème de l'*insania*? La seconde interprétation, sans doute la plus fidèle à l'esprit de la satire, mène le lecteur sur la piste d'une prudence déraisonnable (« *non sane prudentem* »), équivalent de la folle sagesse évoquée à propos de l'épître I, 6. Car Damasippe, qui pense être assez prudent pour faire la morale au poète, est pour cette raison encore moins sensé que lui, et Horace finit par le faire taire sèchement: « O major tandem parcas, insane, minori »<sup>32</sup>.

Il y a cependant, dans le résumé de Bade, une petite inexactitude. Damasippe ne pense pas que tous les hommes soient fous, il affirme que la plupart d'entre eux le sont:

O bone, ne te  
Frustrere; insanis et tu stultique prope omnes.<sup>33</sup>

Il existe, à ses yeux, des exceptions. Son maître Stertinius est ainsi « le huitième des Sages », et lui-même laisse entendre qu'il se verrait bien en neuvième position sur la liste.<sup>34</sup> Or, cette petite inexactitude dans le résumé en entraîne une grande, quand Bade écrit: « Tertia [satura] mortales docet insanire fere omnes »<sup>35</sup>. C'est selon lui l'argument du poème. Mais en réalité, cette satire ne nous apprend pas que presque tous les mortels déraisonnent: elle nous enseigne au contraire qu'ils déraisonnent tous, absolument tous. Y compris Damasippe, qui croit faire exception à la règle et redresse les torts de ses congénères, au lieu de s'occuper de son propre cas. Y compris Horace, qui finit par convenir de sa folie,<sup>36</sup> tout en jugeant qu'elle est moins grave que celle de son interlocuteur, mais qui fait quand même taire celui-ci pour ne pas avoir à entendre la vérité sur son goût du luxe ou sur ses colères. Josse Bade était apparemment bien placé pour remarquer l'universalité de cette folie. Il aurait pu relever une similitude avec le verset bien connu de l'Écclésiaste: « le nombre des fous est infini »<sup>37</sup>. Le *Narrenschiff* de Brant, la *Stultifera navis* de Jakob Locher et ses propres *Naves stultiferae* peuvent en effet se lire comme des méditations sur ce verset, ensuite cité par Érasme dans l'*Éloge de la folie*. Mais s'il a visiblement su apprécier tout le sel de la pièce d'Horace, Bade en modifie quand même le sens, sans avoir l'air d'y toucher.

La première glose de Landino sur la satire de Damasippe va déjà dans le même sens. Même si c'est par un autre moyen, elle en aplanit la fâcheuse aspérité: « Mirus poëta et miro artificio instructus, qui reliquos homines bonos reddere cupiens seipsum damnat, ut caeteri aequiori animo ferant, cum quae in illis sunt ea in se esse fateatur »<sup>38</sup>. L'inclusion du poète dans une folie universelle semble ne plus être qu'une stratégie rhétorique. Elle fonctionne comme une captation de bienveillance et ne délivre aucune vérité philosophique. L'enjeu, il est vrai, est d'importance: reconnaître que tous les hommes déraisonnent reviendrait à remettre en question la morale classique, puisque le juste milieu, ne pouvant être fixé *a priori*, doit être déterminé « comme le déterminerait un homme prudent ». C'est pour la même raison que les ambiguïtés de l'épître à Numicius et la possibilité qu'elle invite le lecteur à agir en toute liberté restent des impensés.

La liberté d'Horace l'éloigne du carcan aristotélicien et les commentateurs rappellent volontiers, par allusion à un vers bien connu de l'épître 1, 1, qu'« il ne s'est jamais engagé dans une école plutôt que dans une autre »<sup>39</sup>. Mais si sa poésie les embarrasse, c'est surtout parce qu'elle pousse jusqu'au bout l'examen des circonstances et refuse d'en exclure la sagesse même. Cette autre sentence problématique, extraite de l'ode 4, 12, en témoigne:

Misce stultitiam consiliis brevem:  
Dulce est desipere in loco.<sup>40</sup>

Chez Aristote, la sagesse est une vertu intellectuelle, comme la science ou la prudence:<sup>41</sup> elle ne fait donc pas partie de ces médiétés « *quoad nos* » que nous devons déterminer à l'aide de notre raison, en fonction de

<sup>32</sup> Horace, *Sat.*, 2, 3, 326.

<sup>33</sup> *Ibid.*, 31-32.

<sup>34</sup> *Ibid.*, 35 et 296.

<sup>35</sup> Bade, in Horatius, *Sermones et epistolae* (1503), 47v. L'adverbe *ferere* reçoit deux sens: « presque » ou « en général »; mais devant le pronom ou le déterminant indéfini *omnes*, il signifie toujours l'approximation.

<sup>36</sup> *Stultum me fateor* (Horatius, *Sat.*, 2, 3, 305).

<sup>37</sup> Qo, 1, 15. On traduit aujourd'hui: « ce qui manque ne peut être compté ».

<sup>38</sup> Landino, in Horatius, *Opera*, ed. Fabricius (1555), 970.

<sup>39</sup> *Nulli enim magis quam alteri addictus est sectae* (Britannico, in *Horatius cum quinque commentis* (1527), 214v). Cf. Horatius, *Epist.*, 1, 1, 14-15: *nullius addictus jurare in verba magistri / quo me cumque rapit tempestas, deferor hospes*.

<sup>40</sup> Horatius, *Carm.*, 4, 12, 27-28.

<sup>41</sup> Aristoteles, *Eth. ad Nic.*, 1, 1103 a 5.

la situation dans laquelle nous nous trouvons. Ces deux vers d'Horace la réintègrent de manière implicite parmi les vertus morales, qui seules sont, en principe, des moyennes. Mais cette réintégration aurait vite fait de mener à une forme de relativisme: on imagine ce qui se passerait s'il était permis à chacun d'avoir ses moments de folie. Aussi les deux vers en question ne correspondent-ils certainement pas à l'image rassurante que l'on s'est faite, et que l'on doit se faire, du poète. Or, le déplacement d'accent et le glissement de sens ne semblent ici d'aucun secours. Il faut donc employer un troisième expédient: l'euphémisme. C'est particulièrement net dans le commentaire de Josse Bade:

*Misce, supple tantisper dum licet: stultitiam brevem consiliis: scilicet severis: quia dulce est desipere: id est ostendere se desipientem: in loco, id est ubi oportunitas est, ut inter veros amicos, et inter simulatos amicos: ut Brutus fecit inter Tarquinos. Prudenter autem dicit brevem: id est brevi duraturam, et in loco. Et si dicas nullum locum esse stultitiae: concedam si inepta sit et vitiosa. Verum stultitia hic accipitur pro hilaritate non simulata.*<sup>42</sup>

Cet exemple nous montre comment le genre scolaire du commentaire familial a contribué à étouffer toute représentation du juste milieu échappant à la doctrine classique. La première forme d'euphémisme consiste à fondre des remarques d'ordre idéologique dans une paraphrase elucidant les questions de vocabulaire les plus élémentaires, ce qui semble lui garantir une certaine neutralité: « oublier la sagesse, c'est se montrer fou », qui dira le contraire? Mais sur le fondement de cette paraphrase, Bade peut donner libre cours à ses propres jugements. Tantôt il le fait de manière directe, en insistant sur telle partie du vers plutôt que sur telle autre, trop périlleuse: « prudent, il dit une *courte* folie ». Horace est alors ramené vers cette mesure à laquelle son nom doit être tout de suite associé. Tantôt il procède de manière indirecte, en orientant ses exemples. Ainsi, rien dans le poème n'appelle la référence à la folie feinte de Brutus; du reste, Bade lui-même en convient: « ici, elle est entendue comme une gaieté non feinte ». La référence à Brutus lui a cependant permis de faire de *stultitia* un masque de la raison. De la véritable folie, il ne reste plus grand chose, au terme de cette glose. Sans déraison, sans vice, elle est devenue un pâle synonyme de la gaieté.

La lecture des poètes est *a priori* plus aisée que celle de longs textes philosophiques. C'est pourquoi on les étudie principalement dans les petites classes. Or, tous les pédagogues du XVI<sup>e</sup> siècle savent, avec Érasme, que l'esprit d'un enfant est beaucoup plus malléable que celui d'un adulte, « *mollis ac tractabilis aetas* »<sup>43</sup>, et qu'il faut donc en profiter pour lui donner une forme convenable. Le temps de la réflexion personnelle ne viendra qu'après cette formation préalable: si les candidats à la licence sont assez mûrs pour se lancer dans des disputes sur l'*Éthique à Nicomaque*, pourvu qu'elles ne se tournent pas contre Aristote, les enfants doivent quant à eux se contenter d'apprendre les principes de la doctrine morale communément admise. Le pédagogue devance, par conséquent, leurs objections d'élèves sages. Comme les auteurs de colloques scolaires, il suppose la leçon apprise: « si l'on me disait que la folie n'a jamais lieu d'être... », écrit astucieusement Josse Bade, inculquant l'air de rien le bon réflexe, l'automatisme éthique et culturel. C'est que sa glose s'inscrit dans un plan soigneusement établi, qu'il projette sur l'œuvre, en quelques lignes bien connues:

In prioribus enim duobus libellis, quos Sermonum inscripsit, vitia persequitur. In reliquis duobus, quos Epistolarum nomine nuncupavit, virtutem et honestatem fere praecipit. In qua re agricolam solertem imitatur: qui prius radices et herbas nocivas ex agro suo avellit quam sementem conserat.<sup>44</sup>

Tel un paysan, le pédagogue déracine le vice et sème la vertu dans l'âme des jeunes gens. Dans le cours de cette étude, j'ai essayé de montrer que l'enjeu de cette moralisation était particulièrement important dans le cas d'Horace. Indispensable étai du système aristotélicien, ce dernier doit rester l'homme des « bornes certaines » sans lesquelles s'effondrerait la doctrine du juste milieu, soit la base même d'une morale classique construite sur l'*Éthique à Nicomaque*. « *Est modus in rebus* ». Les commentateurs humanistes s'inscrivent, à cet égard, dans la continuité des scolastiques: ils s'assignent pour tâche de conjurer le risque du scepticisme. On comprend mieux ainsi que la dimension la plus paradoxale de l'œuvre horatienne ne puisse être sentie en profondeur dans des commentaires dont la fonction première reste une fonction pédagogique, donc idéologique.

<sup>42</sup> Bade, in Horatius, *Odae, Carmen Epodon et saeculare* (1503), 109r. Les italiques sont nôtres et correspondent au texte d'Horace.

<sup>43</sup> Erasmus, *Declamatio de pueris statim ac liberaliter instituendis*, ed. Margolin (1966), 377.

<sup>44</sup> Bade, in Horatius, *Sermones et epistolae*, 2v.

Une analyse en diachronie et par commentateurs nous conduirait certainement à nuancer ces conclusions. Les textes étudiés ici ont presque tous été composés dans la première partie du XVI<sup>e</sup> siècle, à l'intention de la jeunesse. Les préoccupations philologiques d'un Lambin, qui écrit plus tardivement et pour un public plus lettré, c'est-à-dire plus âgé, le rendent sans doute moins sensible à la fonction morale de son commentaire. Ainsi, lorsqu'il glose les deux vers problématiques de l'épître à Numicius, il n'en police pas le sens, mais les compare à un passage des *Tusculanes* où l'on apprend que si le désir même de la vertu était par trop violent, il faudrait bel et bien s'en détourner.<sup>45</sup> Son but est moins de conforter artificiellement le consensus des autorités que de dénicher un rapprochement inaperçu des érudits. Quant à Henri Estienne, il est clair qu'il cherche chez Horace de quoi satisfaire son goût pour le paradoxe.<sup>46</sup> Encore leurs propositions ne contredisent-elles pas souvent celles de leurs prédécesseurs. L'interprétation générale, par Lambin, de l'épître à Numicius rejoint celle de Britannico ou de Bade. Quand Horace permet à son correspondant d'admirer l'argent, le bronze, le marbre antique et les œuvres d'art, le commentateur note:

*I nunc, et argentum, etc.] concessio est dissimulationis et irrisiois plena, qua utuntur Latini, cum uel a re quapiam deterrent, uel aliquid improbant, uel fieri non posse significant.*<sup>47</sup>

Il suffit de penser au *Stultitia loquitur* d'un Érasme contestant les prudences humaines et la sagesse même de son propre discours, pour deviner que la Renaissance a bien fait fructifier les libertés d'Horace, mais dans des textes d'une autre espèce que dans les commentaires. Ces textes-là, qui émancipent leur lecteur de la tutelle des sages, sont tous des textes humanistes: c'est ici que se fait le départ le plus net avec la scolastique, incapable d'extraire les siens de l'enfance dans laquelle elle les trouve, parce que l'*Éthique à Nicomaque* 1, 1107 a 1 veut qu'ils y restent.

## Sources

ARISTOTELES, ed. / com. Mayr: *Ethica*, Paris: Josse Bade et Jean Petit 1530.

ARISTOTELES, trad. Tricot: *Éthique à Nicomaque*, Paris 1997.

Josse BADE: *Siluae morales cum interpretatione Ascensii, in XII libellos divisae*, Lyon: Jean Trechsel 1492.

Desiderius ERASMUS, ed. et trad. Margolin: *Declamatio de pueris statim ac liberaliter instituendis*, Genève 1966.

CICERO, com. Bade, Erasmus, Marso, et Maturanzio: *De officiis, cum libris de amicitia, senectute et paradoxis*, Lyon: Pierre Ballet 1518.

HORATIUS, ed. / com. Bade: *Horatii Odae. Carmen Epodon et Saeculare cum exactissima Antonii Mancinelli: et cum familiari Jodoci Badii Ascensii explanatione*, Paris: Denis Roce et Jean Petit pour Josse Bade 1503.

HORATIUS, ed. / com. Bade: *Sermones et epistolae Quinti Flacci Horatii cum familiari et dilucida explanatione Iodoci Badii Ascensii*, Paris: Denis Roce et Jean Petit pour Josse Bade 1503.

HORATIUS, ed. Pietro da Ravenna: *Horatius cum quinque commentis. Q. Horatii Flacci Poemata omnia: commentatoribus A. Mancinello: Acrone: Porphyrione: J. Britanico: necnon et J. Badio Ascensio ... Centimetrum M. Seruii. Annotationes Aldi Manutii Romani. Ratio mensuum: quibus Odae tenentur: eodem Aldo auctore. N. Peroti Libellus de metris Odarum. Annotationes M. Bonfinis*, Venise: Gulielmo da Fontaneto pour Pietro da Ravenna 1527.

HORATIUS, ed. Fabricius: *Opera Q. Horatii Flacci Venusini, grammaticorum antiquiss. Helenii Acronis, et Porphyriionis commentariis illustrata, admixtis interdum C. Aemilii, Julii Modesti, et Terentii Scauri annotatiunculis; edita auctius & emendatius, quam unquam antea, per Georgium Fabricium Chemnicensem. Ex Diomedis etiam observationibus, indicata in odis carminum genera sunt, & menda in iisdem sublata... Huc quoque accedunt Joan. Hartungii in omnia Horatii opera breves observationes, quibus docet potissimum ubi hic noster Græcos imitatus sit. Interpretes reliqui poëtae hujus, in altero hujus voluminis tomo tibi exhibentur*, Bâle: Heinrich Petri 1555.

HORATIUS, ed. / com. Lambinus: *Q. Horatius Flaccus, ex fide atque auctoritate decem librorum manuscriptorum, opera Dionysii Lambini Monstroliensis emendatus ab eodemque commentariis copiosissimis illustratus, nunc primum in lucem editus*, Lyon: Jean de Tournes 1561.

HORATIUS, ed. et trad. Villeneuve: *Épîtres*, Paris 1955.

<sup>45</sup> *Insani sapiens nomen ferat, etc.] Sic M. Tullius Tusculanarum libro 4. Itaque primum in ipsa cupiditate, cum id solum agitur, ut ea tollatur, non est quaerendum bonum illud, necne sit, quod libidinem moveat: sed libido ipsa tollenda est: ut sive, quod honestum est, id sit summum bonum, sive noluptas, sive horum utrunque conjunctum, sive illa tria genera bonorum, tamen etiam si virtutis ipsius vehementior appetitus sit, eadem sit omnibus ad deterrendum adhibenda oratio* (Lambin, in Horatius, *Opera*, ed. Lambin (1561), vol. 2, 314).

<sup>46</sup> Je renvoie à l'article de Nathalie Dauvois dans le présent volume.

<sup>47</sup> Lambin, in Horatius, *Opera*, ed. Lambin (1561), vol. 2, 314.

Gianfrancesco PICO DELLA MIRANDOLA, *Examen vanitatis doctrinae gentium*, Mirandola: Giovanni Mazzocchi 1520.

*Scholia Horatiana*, ed. Pauly, 2 vol., Prague 1861.

Lorenzo VALLA: *Opera nunc primum in unum volumen collecta*, Bâle: Heinrich Petri 1540.

Juan Luis VIVES: *Linguae latinae exercitatio*, Bâle: Robert Winter 1539.

## Études

DAUVOIS N., „*Commentarii, explanationes, annotationes*. De quelques formes de notes marginales ou infrapaginales au début de l'imprimerie“, in: J.-C. Arnould et C. Poulouin (ed.), *Notes. Études sur l'annotation en littérature*, Rouen 2008.

GONZALEZ E., *Los diálogos de Vives y la imprenta: fortuna de un manual escolar renacentista, 1539-1994*, Valence 1999.

KATZ L., „La ‘préface’ de Josse Bade aux *Silvae morales* (1492)“, *Camena*, n° 1 (janv. 2007), URL: <http://www.paris-sorbonne.fr/IMG/pdf/ArticleLKATZ.pdf> (page consultée le 4 juin 2015).

KATZ L., *La presse et les lettres: les épîtres paratextuelles et le programme éditorial de l'imprimeur Josse Bade*, thèse de doctorat, dir. Perrine Galand, EPHE, 2013.

LECOINTE J., „Josse Bade et l'invention du decorum horatien“, *Camena*, n° 13 (octobre 2012), URL: <http://www.paris-sorbonne.fr/IMG/pdf/9-LECOINTE.pdf> (page consultée le 4 juin 2015).

LINES D., *Aristotle's Ethics in the Italian Renaissance (ca 1300-1650). The Universities and the problem of moral education*, Leiden 2002.

SCHMITT C., *Gianfrancesco Pico della Mirandola, 1469-1533, and his Critique of Aristotle*, La Haye 1967.

SEIGEL J., *Rhetoric and Philosophy in Renaissance Humanism : the Union of Eloquence and Wisdom, Petrarch to Valla*, Princetown 1968.

VIGLIANO T., *Humanisme et juste milieu au siècle de Rabelais. Essai de critique illusoire*, Paris 2009.

## Index editionum Horatianarum

HORATIUS, ed. / com. Bade: *Horatii Odae. Carmen Epodon et Saeculare cum exactissima Antonii Mancinelli: et cum familiari Jodoci Badii Ascensii explanatione*, Paris: Denis Roce et Jean Petit pour Josse Bade 1503.

HORATIUS, ed. Bade: *Sermones et epistolae Quinti Flacci Horatii cum familiari et dilucida explanatione Iodoci Badii Ascensii*, Paris: Denis Roce et Jean Petit pour Josse Bade 1503.

HORATIUS, ed. Pietro da Ravenna: *Horatius cum quinque commentis. Q. Horatii Flacci Poemata omnia: commentatoribus A. Mancinello: Acrone: Porphyrione: J. Britanico: necnon et J. Badio Ascensio ... Centimetrum M. Seruii. Annotationes Aldi Manutii Romani. Ratio mensuum: quibus Odae tenentur: eodem Aldo auctore. N. Peroti Libellus de metris Odarum. Annotationes M. Bonfinis*, Venise: Gulielmo da Fontaneto pour Pietro da Ravenna 1527.

HORATIUS, ed. Fabricius: *Opera Q. Horatii Flacci Venusini, grammaticorum antiquiss. Helenii Acronis, et Porphyriionis commentariis illustrata, admixtis interdum C. Aemilii, Julii Modesti, et Terentii Scauri annotatiunculis; edita auctius & emendatius, quam unquam antea, per Georgium Fabricium Chemnicensem. Ex Diomedis etiam observationibus, indicata in odis carminum genera sunt, & menda in iisdem sublata... Huc quoque accedunt Joan. Hartungii in omnia Horatii opera breves observationes, quibus docet potissimum ubi hic noster Gracos imitatus sit. Interpretes reliqui poëtae hujus, in altero hujus voluminis tomo tibi exhibentur*, Bâle: Heinrich Petri 1555.

HORATIUS, ed. /com. Lambinus: *Q. Horatius Flaccus, ex fide atque auctoritate decem librorum manuscriptorum, opera Dionysii Lambini Monstroliensis emendatus ab eodemque commentariis copiosissimis illustratus, nunc primum in lucem editus*, Lyon: Jean de Tournes 1561.

HORATIUS, ed. et trad. Villeneuve: *Épîtres*, Paris 1955.